



# Les Petites Fugues 2021

## LIRE PIERRIC BAILLY

### SOMMAIRE

I. LA VÉRITÉ DES CHOSES ÉPROUVÉES // p. 2

II. ÉTUDE DE DEUX ŒUVRES // p. 3

1. L'HOMME DES BOIS // p. 3

2. LE ROMAN DE JIM // p. 6

III. THÈMES TRANSVERSAUX // p. 10

IV. ŒUVRES EN ÉCHO // p. 12

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et à l'action culturelle (DRAÉAAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2021.

**Réalisation :** Béatrice Lécroart,  
professeure de lettres

**Avertissement :** subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

## TEXTES PROPOSÉS / ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

- *L'Homme des bois*, P.O.L., 2017
- *Le Roman de Jim*, P.O.L., 2021

# I. LA VÉRITÉ DES CHOSES ÉPROUVÉES

Depuis 2008, Pierric Bailly développe une œuvre singulière, personnelle, inspirée de sa propre vie, dont il tire les matériaux essentiels, en renouvelant à chaque fois, la forme et la langue. Depuis l'adolescence dans le Jura, les études écourtées, le retour à la maison avec les petits boulots en intérim, jusqu'au temps du couple et de la paternité, ce sont les différents âges et passages de la vie que l'auteur évoque et dans lesquels le lecteur le suit. Débutant avec un premier roman remarqué *Polichinelle*, qui évoque dans une langue explosive et inventive l'été d'un groupe de jeunes du Jura, jusqu'à un roman à la structure complexe et à la tonalité quasi fantastique, *Les Enfants des autres*, il a voulu dans son dernier récit, *Le Roman de Jim*, proposer un récit beaucoup plus classique et linéaire, une sorte de « mélodrame » qui explore les liens de la famille.

Dans tous ses romans, Pierric Bailly cherche à rendre la vérité des choses plus que leur exactitude. Au-delà des analyses sociologiques sur la jeunesse, sur les néo-ruraux que son œuvre inspire, il souhaite rendre vivante la réalité. Adeptes d'une oralité maîtrisée dans la littérature, il a l'impression d'avoir atteint avec son dernier roman une certaine maturité dans la conduite du récit plus au service de l'histoire et des personnages que de la forme. Au fil des œuvres, il reste au niveau de ses personnages qui grandissent en même temps que leur auteur.

Lire les romans de Bailly, c'est à coup sûr au détour d'une page, boire une bière au bord d'un lac jurassien, cueillir des champignons dans les bois, faire semblant de suivre des cours à la fac, revenir dans sa chambre d'adolescent après quelques années, se retrouver à la caisse d'un supermarché, emmener son fils au foot, et surtout se demander quelle idée les autres se font de nous.

**« Je ne me suis pas suicidé à dix-sept ans. Je n'ai plus le choix, il faut que je devienne une légende, un mythe, c'est la solution. Que la Terre soit mon parc d'attraction. »**  
(*Polichinelle*, p. 36)

*Polichinelle*, P.O.L., 2008,  
*Michaël Jackson*, P.O.L., 2011  
*L'Étoile du Hautacam*, P.O.L., 2016  
*L'Homme des Bois*, P.O.L., 2017  
*Les Enfants des autres*, P.O.L., 2020  
*Le Roman de Jim*, P.O.L., 2021

# II. ÉTUDE DE DEUX ŒUVRES

## 1. L'HOMME DES BOIS

Ce récit autobiographique évoque les quelques jours qui séparent la découverte du corps du père, Christian, retrouvé mort en forêt au pied d'une falaise près de Lons-le-Saunier dans la forêt de Revigny, de ses obsèques. C'est surtout l'occasion de remonter le temps, de conjuguer le présent des préparatifs au passé plus ou moins proche, et de reconstituer, dans un style simple, les puzzles, celui de cette mort mystérieuse, celui de la vie de cet homme à la fois banal et curieux, solitaire et sociable, et celui des relations intermittentes, toujours pudiques, entre le père et le fils.

### Un deuil en forme d'enquête

« Il m'arrive de penser à cette histoire comme à une sorte de roman noir, un polar sans coupable, sinon la nature, la campagne française, la vie rurale, la forêt jurassienne » (p. 153).

- Les circonstances de la mort du père constituent un **mystère** qui donne lieu à des questionnements et des **possibilités romanesques**. Le corps du père a été retrouvé trois jours après sa mort au pied d'une falaise « à l'endroit où le ruisseau de la Baume prend sa source » dans un décor que la compagne du narrateur qualifie de « féérique » et d'autres d'« effrayant ». Il aurait glissé depuis le haut de la falaise, dans la forêt, sa voiture ayant été retrouvée sur la route. Une enquête de gendarmerie conclut à une mort accidentelle pendant une promenade en forêt.

Cependant, quelques indices (contradictions entre le médecin légiste et le gendarme, chaussures de ville peu adaptées à une promenade dans ce lieu, deuxième falaise de cinquante mètres en face, propice au suicide) perturbent le narrateur qui décide de retourner sur les pas de son père, aux sens propre et figuré, pour visualiser les circonstances d'une mort troublante et se faire sa propre idée des dernières heures de son père. Il mène littéralement l'enquête, auprès d'un cueilleur de champignons, auprès de témoins éventuels qui l'auraient vu, auprès d'amis qu'il aurait pu appeler avant de mourir, auprès de cette femme qui lui demandait pardon sur une carte postale... La rumeur du suicide évidemment se répand. Mais tout converge vers la banalité de la chute accidentelle d'un homme qui s'arrête au bord de la route pour cueillir des champignons en chaussures de ville.

- Le besoin de savoir s'accompagne du besoin de voir, de visualiser, à de nombreuses reprises ce paysage grandiose et meurtrier, qui est comme « un cimetière privé, et caché, une sépulture naturelle » qu'il arpente à son tour ; puis voir le corps qu'il ne pourra jamais approcher à cause son état. Il désire voir pour réaliser, pour prendre « une claque » et se confronter « une dernière fois à l'autorité paternelle » (p. 93). Le narrateur avoue : « je me dis parfois que si je l'avais vu, je n'écrirais pas ce livre » (p. 67). Le récit trouve donc sa source dans ce désir de comprendre, de voir pour réaliser, et fait office de tombeau, pour raconter ce qu'il n'a pu voir. **L'imagination prend le relais de la réalité**. À défaut de voir le

corps, le narrateur lors de ses promenades dans la nature rencontre un gisant en pierre, contre lequel il s'allonge et qu'il serre : « On ne pouvait pas faire plus signifiant » (p. 118).

- En effet, le narrateur ébauche des histoires, moyens pour lui de **tisser « une toile romanesque »** (p. 89) avec la métaphore filée des fils, des branches et de la toile qui constituent la trame du récit. La mort est elle-même une source romanesque : « La mort engendre une nouvelle histoire, dont le défunt est le déclencheur, et dont il n'a pas connaissance ». Cette histoire, il l'écrit en train de s'écrire. Il la raconte et la commente. L'image du tunnel qu'il découvre tout près du lieu de la mort telle « une bouche monstrueuse, silencieuse, monumentale. Une vision hallucinante. » (p. 68) est celle des enfers dans lequel le fils pense croiser le fantôme de son père. Il lui raconte toute son enquête, tout ce qu'il a fait pendant ces jours de doutes et de préparation des funérailles. La dernière question, primordiale, celle des circonstances de sa mort, est interrompue par la lumière blanche du jour qui le ramène dans le royaume des vivants. Cette enquête initiatique est donc sans réponse, mais le chemin de l'enquête vaut réparation, vaut réponse et reconstitue la vie du mort.

- Pour faire ce deuil difficile et cette enquête, le narrateur se glisse dans la vie de son père et essaie de revivre sa vie : il s'agit comme l'avoue le narrateur d'« infiltrer l'intimité d'un autre ». Il vit donc dans son petit appartement, il se sert de sa cuisine, de ses affaires et de sa voiture avec laquelle il sillonne les routes du Jura et dont il refuse de se séparer. Il refait les mêmes promenades que lui et ouvre un par un tous les cartons et toutes les affaires de son appartement. Il se nourrit de la vie de son père, dont il n'était plus très proche afin de reconstituer le puzzle de sa vie et de sa mort.

- L'humour du ton vient cependant parfois désamorcer l'émotion qui menace sans cesse d'envahir le narrateur. La banalité de l'accident, face aux scénarios plus romanesques élaborés, est souvent évoquée avec un léger humour désabusé. Par exemple, il précise que son père « n'a pas glissé sur une grappe de raisin sur les côtes de Château-Châlon » (p. 40) et que dans la carte postale que représente le décor jurassien, son père « c'était le chamois que l'on photographie ». *Twin peaks* de David Lynch est convoqué pour donner une idée de Lons-le-Saunier et de ses routes, et une certaine distance tout au long du récit vient contrebalancer l'émotion du travail de deuil. Une certaine autodérision du narrateur, une lucidité aussi face à certaines situations insolites.

### « Mon père cet aventurier »

- « **Le petit monde du père** ». L'appartement du père contient et reflète toute sa vie. C'est un condensé d'existence : « ça déborde de boîtes, de classeurs, de cahiers, de dossiers, de pochettes, de sacs, de valises ». Cet amoncellement pourrait sembler hétéroclite, mais bizarrement « tout lui ressemble » et est extrêmement cohérent. Se dessine alors le **portrait d'un homme** qui représente bien plus que lui-même, qui représente tous les gens de son monde : ceux qui essaient de vivre le plus loin possible des valeurs « de la consommation et du capitalisme ». L'itinéraire du père est, sous une apparence discrète et banale, très atypique, tout en représentant selon l'auteur beaucoup d'hommes et de femmes de sa génération et du monde rural, loin des clichés.

- L'auteur dresse le **portrait sociologique** du père en le replaçant dans sa lignée jurassienne, entre Lons-le-Saunier et Clairvaux-les-Lacs, une famille d'ouvriers de scieries et d'usines. La plupart des oncles et tantes sont restés dans la même région, alors que les jeunes sont tous partis aux quatre coins du monde. Il retrace l'enfance dans ce lotisse-

ment composé de familles nombreuses, l'adolescence entre les bals et les kermesses et l'usine à 17 ans. **En cela, il n'échappe pas au destin de son milieu.**

- Mais, cet homme a éprouvé un **besoin d'émancipation**, principalement culturelle avec des lectures politiques, des chansons engagées et il formait avec ses amis « toute une clique de babas cool du Jura ». (p. 32). Après un passage sur le plateau du Larzac où il rencontre sa femme, il revient s'installer dans le Jura, devient artisan tourneur sur bois, et à la fin des années 70, il retapera une vieille maison dans un hameau minuscule et très isolé, La Frasnée. Leur vie avant leur divorce sera joyeuse, « une vie de bringues et de bitures » selon les mots de la mère. Il participe à toutes les manifestations politiques et appartient à beaucoup d'associations.

- Anticlérical, non-violent, anticapitaliste, il apparaît comme un libre penseur, modeste certes, mais engagé concrètement et localement. En cela il rejoint beaucoup de ses amis de Lons-le-Saunier. C'est tout ce milieu que l'auteur nous donne à voir et à comprendre, sans tomber dans la caricature. Il rejette les grands mots « altermondialiste », « héros », pour s'intéresser au « réel » que se coltinent les gens comme son père, sur le terrain : « **les petites mains de la cause sociale** ».

- **La curiosité et ses rêves d'une autre vie le caractérisent** : autodidacte, il passe son temps à se former, à évoluer professionnellement en devenant infirmier dans des centres pour les laissés-pour-compte de la société, et à multiplier les spécialités pour soigner au mieux les gens. Il suit parallèlement des formations dans tous les domaines : peinture, musique, dessin, tentatives d'écriture de romans, sports, langues étrangères, philosophie, pratiques ésotériques, sciences naturelles : ses classeurs et albums regorgent de cours, de compilations d'informations, de tentatives diverses et artistiques.

L'auteur résume cette boulimie culturelle par ce jugement réaliste : « il a passé toutes ses années à papillonner ». (p. 100). Le père n'allait jamais jusqu'au bout et passait d'un domaine à un autre, insatiable : « il rattrapait le temps perdu » (p. 102). **C'est donc le portrait touchant d'un homme original à la curiosité universelle, qui ne capitalise pourtant rien de ce qu'il a appris pour s'élever socialement, tout en rêvant d'une autre vie.**

- **Le paradoxe réside aussi dans son caractère** à la fois doux, gentil, attentionné et parfois colérique en privé, faisant même peur aux très nombreuses femmes qui partagent un temps sa vie. De même, il mène une vie très solitaire, toujours célibataire, et en même temps très entouré de relations et d'amis de tous milieux. Un homme qui rêve de « tout plaquer » pour partir visiter le vaste monde, et qui pourtant n'a pas bougé du fief familial : « il est mort là où il vivait, tout simplement ». (p.82).

**Un homme empêché**, qui essayait tout mais ne s'autorisait pas tout. L'analyse procède souvent par tâtonnements, par négations pour définir ce père paradoxal. Il finit par convenir qu'il était à la fois « trop » (trop fou, trop singulier, trop exigeant) et « pas assez » pour s'affranchir complètement de son milieu et de son destin. Ces paradoxes, le narrateur tente de les rassembler pour faire un portrait très cohérent, tel un puzzle où finalement tout s'assemble.

## Les relations père-fils

- **De la distance à l'investissement** : en filigrane, les relations entre le père et le fils évoluent au fil du temps. Le narrateur n'a pas vécu avec son père, étant parti, encore bébé, avec sa mère qui a divorcé. Ne le voyant que ponctuellement dans l'enfance, rêvant d'un père plus aventurier à l'adolescence, et ayant des rapports plus « impersonnels » et dis-

tants au début de sa vie d'ouvrier en intérim, leurs relations n'étaient vraiment chaleureuses qu'à La Frasnée, lieu de la prime enfance et de la maison vendue. Sinon la gêne et la distance s'installaient, une certaine pudeur aussi. Quelques années avant la mort du père, leurs relations étaient devenues beaucoup plus agréables, établies sur le partage d'activités en famille avec les enfants du narrateur. La mort du père va créer un rapprochement, et un investissement de plus en plus grand de la part du fils qui se sent « garant de sa mémoire », investi d'une « mission » pour qu'il soit « présent à son enterrement ». Le narrateur se fait représentant du père, et son récit restitue ce qu'il était au plus juste. Paradoxalement cette mission mémorielle rend le fils « plus vivant ». Il avoue continuer après les obsèques à venir passer du temps dans le Jura régulièrement, manière de reprendre **la place du père**.

• **L'hommage au père** : L'hommage s'incarne dans le discours lors des funérailles et la cérémonie de dispersion des cendres. Ces deux temps forts qui clôturent presque le roman récapitulent la vie du père et l'itinéraire du fils pour le retrouver. Les divers objets hétéroclites que le narrateur collecte dans l'appartement pour recouvrir le cercueil, les chansons de Ferré, ou de Brel, le discours, prononcé avec l'accent du Jura, qui retrace sa vie sont les symboles de cette vie que le fils a réussi à reconstituer.

La dispersion des cendres qui s'effectue dans la rivière en face de l'ancienne maison de La Frasnée est un retour aux sources et prend la forme symbolique d'une sorte de baptême où le fils s'immerge au fur et à mesure dans l'eau et se retrouve avec les mains recouvertes des cendres de son père : il s'agit d'un « rituel improvisé » où il a l'impression d'être un Indien et d'avoir pris « la place du chef, du chef indien » (p. 149).

Il s'est réapproprié son père, son histoire, et sa place, par sa quête des circonstances de sa mort, puis de sa vie et enfin par cet étrange cérémonial d'hommage.

## 2. LE ROMAN DE JIM

Ce dernier roman est en quelque sorte le troisième volet d'une trilogie sur la paternité. Pierric Bailly initialement souhaitait évoquer le destin d'une femme célibataire et enceinte (le personnage de Florence qui ouvre le livre) et une histoire d'amour entre un jeune homme et une femme plus âgée. Puis, la figure du beau-père s'est naturellement imposée, avec l'expérience de l'auteur qui a lui-même été élevé par un autre homme que son père, très tôt après sa naissance. C'était aussi l'occasion d'aborder la souffrance de celui qui perd un peu son enfant, ce qui fut la position de son propre père.

### Une structure classique

Le récit à la première personne, choix d'énonciation qu'affectionne particulièrement Pierric Bailly, donne la parole au beau-père de Jim, Aymeric. **Le Roman de Jim devient un peu le roman d'Aymeric, le narrateur**. La structure est entièrement linéaire, hormis aux chapitres 3 et 4, où le passé récent du narrateur avant sa rencontre avec Florence est rappelé. L'amplitude temporelle, environ 25 ans, est importante et s'accompagne de ce fait de nombreuses ellipses et sommaires. Le temps s'accélère par exemple après la naissance de Jim, puis après son départ pour le Canada. L'accent est mis en revanche sur de nombreuses scènes fortes très développées, nœud du récit, telles que la naissance de l'enfant, le retour du père biologique, la scène d'aveu au fils sur ses origines, le départ

ou encore les retrouvailles finales. La simplicité apparente du récit, que l'auteur a voulu sans artifice technique, et son amplitude temporelle le rendent très visuel, et inspiré du mélodrame. À la fin, le fils a l'âge qu'avait son père au début du récit, ce qui donne du sens à cette forme linéaire.

**Un mélodrame :** L'auteur revendique ce terme emprunté au cinéma. En effet, **l'émotion** des personnages, notamment d'Aymeric et de Jim est sans cesse présente avec des pics autour de scènes très fortes, liées aux secrets, révélations, séparations et aveux autour de la relation paternelle. Les larmes du narrateur et de Jim coulent souvent à flots, et l'émotion exacerbée est exprimée très minutieusement par les réactions physiques.

Les coups du sort et la violence que subit Aymeric en continu sont d'autant plus **pathétiques** qu'il ne cherche jamais à tirer profit des situations ni à se venger. Lorsque Florence lui avoue qu'elle a fait croire à son fils que son beau-père ne voulait plus le voir et qu'il avait refait sa vie, Aymeric accepte cela même s'il en souffre, et corrobore même le mensonge lorsque son fils devenu un homme vient lui demander des comptes. Aymeric est un parfait **héros de mélodrame** : bon et gentil, il essaie de s'en sortir, de créer les conditions du bonheur, mais il accepte d'aimer et de souffrir pour ne pas faire souffrir, il essaie toujours de comprendre les motivations des autres, jusqu'au dénouement provoqué par un tiers, la nouvelle compagne d'Aymeric.

Ce *happy end* s'accompagne d'un malaise du héros rendu dans un style haché qui répercute les émotions violentes des personnages. Aymeric est donc une victime lucide qui se définit lui-même ainsi : « mon genre à moi c'était d'accepter, c'était d'y aller, c'était de dire oui. C'était peut-être une preuve de faiblesse, mais je ne pouvais pas faire autrement. » (p. 198).

## La construction de la paternité

• **De l'indifférence à l'obsession :** Le roman met en évidence l'évolution des rapports entre le père et le fils. Le narrateur, jeune homme quand il rencontre Florence enceinte de six mois, n'a pas choisi d'être père. Il le devient malgré lui. Présent à l'accouchement, il est plus sensible à la douleur de sa compagne qu'à la naissance du petit. Il avoue p. 63 : « Je n'arrivais pas à me concentrer sur le petit. Non pas que je m'en foutais, mais c'était tellement étrange, tellement extérieur à ma vie. Puis, au bout de quelque mois, les sentiments ont évolué pour laisser place à un sentiment beaucoup plus tendre, beaucoup plus attentionné », toujours accompagné d'une certaine pudeur. La complicité née du partage d'activités dans la nature notamment, et de la vie commune, crée un véritable attachement qui se mue en obsession quand l'enfant lui est arraché : « je lui avais tout cédé, ce même avait tout écrasé, il avait annulé chez moi toute ambition professionnelle, il était devenu plus important que tout ce que j'avais connu jusqu'alors, il avait rendu tout le reste sans intérêt » (p. 117). Ce sentiment perdure malgré la très longue séparation. La seule période où Aymeric parvient à construire quelque chose et à réaliser des projets est celle où il vit avec une femme, Olivia à qui il cache pendant un temps son histoire avec Jim. Comme il le pressent, ne pas parler de Jim lui permet d'être heureux. L'enfant crée ainsi le père.

• **C'est le regard des autres, et surtout de Jim, la place de père qu'on lui assigne qui donnent à Aymeric son identité.** Jeune homme incertain, qui doute de lui, qui ne se définit ni par son travail ni par sa relation à Florence qu'il n'imagine jamais acquise, son rôle de père lui donne une image enfin un peu définie. D'une part, leur entourage, au début, oublie qu'il n'est que le père adoptif et, dès la grossesse, il est très sensible à ce que les gens imaginent : « j'en retirais une forme de confiance, je ne sais pas, une forme d'aplomb un peu ridicule. Je me sentais adulte. Ce n'était même pas une histoire de maturité mais

vraiment d'image sociale » (p. 52). D'autre part, les activités manuelles partagées avec Jim lui rappellent sa propre relation à son père et l'obligent à « camper ce personnage de père qui bricole, de père qui n'a peur de rien, de père un peu brutal parfois » (p. 83) ; il s'investit totalement dans la relation qui finit par conduire sa vie, y compris lorsque Jim est absent.

• **La transmission :** Leur relation est fondée sur le partage d'activités. La connaissance de la nature est centrale dans l'éducation de Jim. Comme dans tous les autres romans de Pierric Bailly, le Jura est évoqué très souvent et permet au père et au fils de partager des moments heureux dans les bois, les champs autour de la maison d'enfance de Florence, aux « Trois-cheminées », un hameau de la commune de Bellecombe, « au fin fond du Haut-Jura », où ils sont venus s'installer pour s'occuper de Monique, la grand-mère de Jim. Ils vont y vivre des moments de grand bonheur en lien avec la nature, et « toujours en action ». Aymeric va aussi beaucoup s'intéresser au football auquel s'intéresse Jim en grandissant et on peut parler ici de transmission en sens inverse entre le fils et le père. Enfin, malgré l'absence de liens biologiques, les attitudes et les mimiques finissent par être les mêmes. La paternité se matérialise par une transmission qui créera des liens durables malgré l'absence.

### Les personnages féminins

Ils se révèlent très forts et très déterminants pour le destin du personnage principal. Dès le début, Aymeric se laisse porter par son premier amour de lycée, Jennyfer. Il fait des études à Besançon pour la suivre, il abandonne ses études quand elle le quitte et se raccroche alors à sa sœur Aurélie, qui habite chez leurs parents où il revient vivre. C'est d'ailleurs sa sœur qui sera sa confidente et sa bouée de sauvetage pendant toutes les péripéties du roman. Florence va séduire le narrateur par sa maturité (elle a quinze ans de plus que lui), son caractère rebelle et anticonformiste et elle va elle aussi conduire sa vie, parfois malgré lui. La mère de Florence, Monique, est une figure forte du roman, ancrée dans la nature, dont elle connaît tous les secrets et qui se révèle beaucoup plus complexe que l'image réactionnaire et raciste que sa fille avait d'elle adolescente. Enfin, Olivia, la nouvelle compagne d'Aymeric, enseignante, constitue une autre figure forte qui permettra au héros de surmonter sa douleur, de renouer avec sa passion de la photographie et de restaurer une maison dans le Jura pour construire une nouvelle vie qui va déboucher sur de vraies retrouvailles avec Jim.

### La vision d'un certain monde

• **Le monde du travail :** centré sur la relation père-fils, le récit aborde souvent cependant, comme dans tous les romans de Pierric Bailly, le monde du travail, essentiellement celui des précaires, des ouvriers en intérim, des caissières. L'énumération des petits boulots s'accompagne de l'énumération des gestes répétitifs, des contraintes envers les clients ou les patrons. Le travail ne donne pas aux personnages leur identité ; il est envisagé sous l'angle de la liberté qu'il laisse, qu'il procure ou qu'il aliène. Il s'oppose au travail choisi par passion, comme la dure rénovation d'une vieille bâtisse ou la photographie dont Aymeric fera son métier vers la fin.

À travers ces petits emplois apparaît en filigrane une certaine critique de la société comme par exemple la vision désenchantée qui fait suite aux remarques d'Odile qui travaille dans une déchetterie : « Quand tu bosses en magasin tu t'intéresses à ce qu'ils achètent : quand tu bosses dans les poubelles, tu t'intéresses à ce qu'ils balancent, normal. Et dans les deux cas, t'en reviens pas... » (p. 33). Le travail d'Aymeric à la cafétéria de la gare de Lyon donne aussi une vision assez mécanique des relations humaines, à travers la consommation, et

permet d'évoquer le gâchis des denrées que le narrateur jette le soir en étiquetant les poubelles selon la nature des sandwiches que les SDF viendront récupérer. Le narrateur n'a jamais conscience des classes sociales et ne se définit jamais par rapport à son travail, si bien qu'il est assez perplexe lorsque dans une soirée lyonnaise, une amante occasionnelle le qualifie de « prolo » : « C'est quoi ce truc... Le terme m'évoquait de vagues souvenirs de cours d'histoire au lycée. Et c'est surtout que je ne m'étais jamais vu comme ça... [...] C'est le genre de qualificatif qui découle forcément d'un point de vue extérieur » (p. 143). Les personnages toujours de milieu modeste, ne sont jamais définis par leur appartenance sociale. L'auteur ne veut pas étiqueter ses personnages ni tomber dans les clichés.

• **« Ceux qui reviennent »** : Pierric Bailly a évoqué dans plusieurs entretiens le thème de la néo-ruralité. Contrairement à « ceux qui restent », titre d'un essai de Benoît Coquard sur les gens qui restent vivre depuis des générations dans les campagnes, ses personnages décident après un essai d'installation à la ville de revenir dans la campagne de leur enfance, ici le Jura, pour y vivre certes autrement que leurs parents mais aussi pour renouer avec un certain mode de vie. Loin des clichés assez parisiens, les gens y ont les mêmes centres d'intérêts, les mêmes meubles, et ne se distinguent pas des citadins. Aucune volonté de sa part de représenter un certain milieu ou de mettre en avant l'aspect pittoresque des gens du Jura, si ce n'est par le rapport avec la nature. De même, contrairement à certains écrivains tels que Ernaux, Eribon ou E. Louis, Bailly n'est pas concerné par l'analyse sociologique de cette vie rurale ou des différences sociales. Même si la réflexion sociologique peut s'y lire, l'auteur n'est jamais en surplomb, ne se sent pas « transfuge de classe ».

# III. THÈMES TRANSVERSAUX

## 1. LA FAMILLE, LES ÂGES DE LA VIE

• **L'adolescence et le difficile passage à l'âge adulte** : d'un roman à l'autre, on suit l'évolution des personnages principaux qui d'adolescents dans *Polichinelle*, étudiants dans *Michaël Jackson*, jeune adulte qui revient dans son village dans *L'Étoile du Hautacam*, trentenaires dans *Les enfants des autres* et quadragénaires dans *Le Roman de Jim*, peinent à s'installer dans le monde des adultes et brouillent souvent les pistes. Par exemple, le narrateur de *Polichinelle*, ex-étudiant, passe l'été avec les amis de sa sœur lycéenne et s'intègre complètement à cette petite bande paumée qui cherche à tuer le temps, tout en pensant que « passé 17 ans les êtres humains sont périmés ». Les étudiants de *Michaël Jackson* repoussent le moment d'être adultes tout en flirtant avec les transgressions. Max dans les *Enfants des autres* regrette sa vie de célibataire sans enfants et sans entrave. Tous les romans peignent le vide, les tentatives d'assimilation dans le monde, l'amour et la construction d'une identité qui passe par la reconnaissance des autres.

• **La paternité** : thème qui apparaît davantage dans les 3 derniers romans : tous les aspects sont envisagés : le père vu par le fils (*L'Homme des Bois*), l'enfant raconté par son beau-père (*Le Roman de Jim*), et les enfants qu'on voudrait avoir ou ne plus avoir (*Les Enfants des autres*). Dans ce roman, le désir de paternité s'oppose au désir de liberté. Les parents sont souvent envisagés autrement par les personnages à l'âge adulte ; le retour chez eux s'accompagne d'une plus grande tolérance, compréhension par rapport à leur vie et leurs idées reçues.

## 2. VIVRE DANS LE JURA

• **La néo-ruralité** : récurrente dans les romans de Pierric Bailly qui a vécu dans le Jura et y revient régulièrement. Il est animé du désir de montrer la réalité des gens, loin des clichés pittoresques des taiseux et des « gars du cru ». *Polichinelle* est ancré dans le Jura mais la jeunesse qui y évolue pourrait tout à fait être celle des banlieues par son comportement et son langage, si ce n'est que la campagne induit de la distance, des trajets en voiture et une certaine forme d'ennui chez les jeunes. Dans *Les enfants des autres*, les personnages pratiquent le trail, font leur mirabelle maison et l'auteur aime à préciser que ce sont des activités à la mode chez les jeunes adultes qui reviennent vivre à la campagne.

• **La nature sauvage** : profondément ancrée dans le jura, autour de Lons-le-Saunier ou de Clairvaux-les-Lacs, avec ses forêts profondes, ses lacs, rivières. Les personnages y vont souvent s'y réfugier, faire une longue promenade pour se calmer ou réfléchir. Le héros des

*Enfants des autres* s'y enfuit souvent. C'est une nature parfois ambivalente qui peut passer de la carte postale au décor de thriller. La précision des descriptions, que ce soit de la faune ou de la flore, la rendent réelle et pas du tout prétexte pittoresque.

### 3. TROUVER SA PLACE

- **Le travail** : le travail en intérim, le travail précaire est souvent évoqué et décrit. Il permet de se sentir libre par son aspect temporaire mais ne procure aucune satisfaction ni identité ; il convient finalement assez bien à ces personnages incertains et toujours en mouvement qui peuplent les romans de Pierric Bailly.

- **L'identité** : l'identité des personnages principaux est souvent incertaine. Pris entre le conformisme de l'image que la société leur renvoie et leurs rêves, les personnages ne se laissent pas cerner facilement. Ils déroutent souvent et cherchent leur place. Lionel dans le premier roman, est trop vieux pour traîner avec les ados de sa bande et ne se sent plus la force de faire croire qu'il est étudiant. Luc de *Michaël Jackson* essaie de s'intégrer dans la bande des étudiants et se demande sans cesse à quoi il ressemble avec ses cheveux crépus, chacun des deux amis des *Enfants des autres* envie l'autre et l'image qu'il véhicule ; enfin Aymeric dans le dernier roman est fier que les autres le croient père de Jim, est stupéfait qu'on le considère comme un prolétaire et finit par ne plus savoir s'il est le père, le parrain ou rien du tout. De même le père du narrateur et auteur de *L'Homme des Bois* est souvent insaisissable, entre le trop et le pas assez.

# IV. EN ÉCHO

## Le deuil

**Les récits de deuil sur le père sont très fréquents dans la littérature contemporaine. De très nombreux récits peuvent être étudiés dans cette perspective. Parmi eux :**

- Annie Ernaux, *La Place*, 1984 : on y retrouve la tentative de la narratrice pour comprendre la vie et la trajectoire de son père ainsi que volonté d'adapter son style à la simplicité de cet homme.
- Fabio Viscogliosi, *Mont-Blanc*, Stock, 2011 : roman qui reconstitue la mort accidentelle des parents du narrateur dans l'incendie du tunnel du Mont-Blanc, qui évoque les formalités, l'enquête, le procès tout en relatant la vie et les réactions du narrateur qui revit les derniers instants de ses parents.
- Didier Castino, *Après le Silence*, Liana Levi, 2016 : le fils fait parler le père d'outre-tombe pour raconter son parcours, sa condition ouvrière, ses combats syndicaux. Part importante du récit consacrée à l'accident survenu à l'usine. Reconstitution de la vie de son père longtemps après pour faire le bilan de son héritage et rendre hommage au monde ouvrier.
- Guy Boley, *Quand Dieu boxait en amateur*, Grasset, 2018 : hommage romancé au père boxeur et comédien amateur. Désir d'émancipation d'un personnage modeste ancré dans la Franche-Comté.
- Erwann Desplanques, *L'Amérique derrière moi*, Éditions de l'Olivier, 2019 : roman autobiographique qui relate la maladie du père, son décès et les répercussions sur le narrateur qui reconstitue la vie familiale. Émotion et humour, nostalgie et ironie.
- Anne Pauly, *Avant que j'oublie*, 2019 : hommage à un père ambivalent. Livre de deuil et de réconciliation.

## En écho au Roman de Jim

- Films de Clint Easwood, notamment *Sur la Route de Madison*
- Films de Pedro Almodovar (références cinématographiques revendiquées par l'auteur)
- Arnaud Dudek, *On fait parfois des vagues*, 2020
- Cormac McCarthy, *La Route*, 2008

## En écho à l'œuvre complète

- Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Actes Sud, 2018
- David Lopez, *Fief*, Seuil, 2017
- Simon et Capucine Johannin, *Nino dans la nuit*, Allia, 2019
- Laurent Mauvignier, *Histoires de la nuit*, Éditions de Minuit, 2020